

NICOLE VEDRÈS  
MICROCLIMATS

LE DILETTANTE





*Nicole Vedrès*

*Microclimats*

*Chroniques choisies*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Anne-Marie Adda  
© Le Dilettante, 2000  
ISBN 978-2-84263-458-2

## *Nicole à sa Place*

*Tout fait événement  
pour qui sait frémir*

Jean Follain

*Elle habitait place Furstenberg (Paris 6<sup>e</sup>) et cette adresse magique lui convenait au-delà de toute mesure. Nicole Vedrès, en ce lieu, c'est l'accord parfait. Colette au Palais-Royal. Un écrivain « en résidence », comme Sartre parlait de l'homme « en situation ».*

*Sartre ? Ce n'était sans doute pas son auteur de prédilection, mais elle aimait l'homme, qui apparaît dans son film *La vie commence demain* (Nicole fut aussi cinéaste). Souvent elle devait croiser, en voisine, le germanopratin illustre, dans le périmètre sacré, entre Flore et*

*rue Bonaparte, à deux pas de notre place Furstenberg...*

*On voit Nicole Vedrès sur une photo célèbre<sup>1</sup> des folles années existentialistes, accoudée au Bar du Montana en compagnie d'Alexandre Astruc et de quelques autres rats de cave. Beau visage intelligent, aigu, un peu distant, port altier, lèvres boudeuses, regard lointain, mais attitude et accoutrement estampillés d'époque. À la fois bien présente et ailleurs. Proche et lointaine. Elle a alors un peu plus de trente ans et participe sans vergogne à la fête de Saint-Germain-des-Prés, sans aller jusqu'à en devenir une muse ou une égérie comme Cazalis, Gréco ou Michèle Vian.*

*... Il y eut un « après », Saint-Germain finit par passer de mode, tout en demeurant le quartier des écrivains, des éditeurs. Nicole resta fidèle à la petite place d'où rayonne on ne sait quel charme délicat, suranné, provincial. Il*

1. Photographie de Doisneau reproduite p. 93 de l'ouvrage *Saint-Germain-des-Prés 1945-1950*, éd. Paris-Musées, 1989. Autre photo de Nicole Vedrès p. 172 du même ouvrage.

*faudrait les fines antennes d'un Léon-Paul Fargue pour capter le microclimat propre à cette enclave secrète, bordée par l'atelier de Delacroix et le balcon de Théroigne de Méricourt, ornée en son centre par les trois arbustes et le lampadaire immuable.*

*Proche et lointaine place Furstenberg<sup>1</sup>. S'y établir, c'est partager la vie intime de Saint-Germain-des-Prés, tout en faisant chambre à part. Poste d'observation idéal pour la chroniqueuse quêtant d'un même mouvement la participation et le retrait. Un ami, Robert Kanters, cerne tout cela d'un trait : « [Nicole Vèdrès] appartenait à un certain Saint-Germain-des-Prés intérieur »<sup>2</sup>...*

*Et si Nicole dut se résoudre à quitter un jour son havre du VI<sup>e</sup> arrondissement, parce que les livres avaient envahi le petit logement, parce que la trépidation urbaine l'y avait rejointe*

1. Ni proche, ni lointaine, les puristes du cadastre la jugeront... inexistante puisque les plans officiels ne signalent qu'une rue Furstenberg. Mais que les flâneurs aillent y voir...

2. Robert Kanters, *À perte de vue*, Seuil, 1981, p. 198.

– en raison, aussi, d'un second mariage –, ce fut pour aller vers une autre place, sur l'autre rive, et y mourir bientôt, prématurément.

\*

*Nicole Vedrès était née à Paris le 4 septembre 1911 dans une famille de la bourgeoisie intellectuelle. Son père, Jules Rais, est bibliothécaire de la Chambre des députés et fin lettré ; dans sa jeunesse il fut un familier de Verlaine âgé. Sa mère, Ludmila Savitzky, d'origine ukrainienne et aristocratique, est connue comme une éminente traductrice de l'anglais. Elle a donné en français des œuvres de Virginia Woolf, Christopher Isherwood, Ivy Compton-Burnett et beaucoup d'autres, au premier rang desquels James Joyce, dont elle traduit *Dedalus* dès 1924, grâce à Félix Fénéon. Enfant, Nicole vit de ses propres yeux, chez sa mère, à Clamart<sup>1</sup>, Ezra Pound et James Joyce. (Étonnez-vous, après cela, que ses propres romans ne soient pas toujours d'un accès facile!)*

1. Épisode relaté dans *Point de Paris*, Mercure de France, 1963, p. 153.



*Le couple se sépare alors que Nicole n'a que quatre ans. On ne sait pas grand-chose de ses années d'apprentissage, sinon qu'elle fréquente la très chic École alsacienne puis qu'elle suit des études de lettres, d'allemand et... de droit international.*

*Il semble que le cinéma et l'histoire de l'art soient devenus très tôt ses passions prépondérantes, avec l'écriture. Dans un entretien avec Denise Bourdet, Nicole confie avoir écrit dès sa plus tendre enfance : « Ma mère écrivait, mon père écrivait. (...) Écrire, c'est ma seule tradition de famille. »<sup>1</sup>*

*En revanche, elle n'aura pas publié très précocement – en partie à cause de la guerre. Son premier livre, l'album illustré Un siècle d'élégance française, paraît cependant sous l'occupation, en 1943 (elle a trente-deux ans). Plus significativement, son premier roman<sup>2</sup>, Le Labyrinthe ou le*

1. Denise Bourdet, *Encre sympathique*, Grasset, 1966, p. 289.

2. Selon Henry Muller, cité par D. Bourdet, une nouvelle de jeunesse aurait paru avant guerre dans la *Revue européenne*.

*Jardin de sir Arthur, paraît en 1946, en pleine effervescence germanopratine, grâce à Max-Pol Fouchet. On remarquera qu'un personnage de ce roman initial se nomme Furstenberg...*

*Succès d'estime sans plus. On cite parmi les influences Virginia Woolf, Radiguet, Giraudoux. Mais Nicole Védres devait connaître son heure de gloire un an plus tard grâce à son film de montage très personnel, Paris 1900, qui obtient le prix Jean-Vigo. Ce patient et malicieux assemblage d'images d'époque est relevé par un commentaire «corrosif et attendri» (G. Sadoul). Au passage, on note que l'un des assistants de Nicole Védres n'est autre que le jeune Alain Resnais.*

*Nouvelle heure de célébrité au tournant des années 50-60, quand Nicole participe à l'émission télévisée devenue légendaire Lectures pour tous, en compagnie de Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Max-Pol Fouchet. Ce dernier se révèle décidément son bon génie : après avoir publié son premier roman, il ouvre à Nicole, une dizaine d'années plus tard, les portes des studios de la rue Cognacq-Jay (Pierre Dumayet précise pour la*

*petite histoire qu'il s'agissait du studio numéro 3).*

*Contrairement aux deux Pierre, Nicole Vèdrès ne s'entretient pas, le mercredi soir, avec un écrivain. Non, elle vient soliloquer à l'écran, elle tient chronique (nous y voilà) « de ce qui avait enchanté sa semaine » (P. Dumayet). Et il faut croire qu'elle sait toucher le cœur et l'esprit des téléspectateurs puisqu'au lendemain de sa mort Pierre Dumayet lui consacre un article d'hommage dans un hebdomadaire populaire, comme s'il s'agissait d'une ex mais authentique vedette du petit écran<sup>1</sup>.*

*Cette gloire médiatique, comme on ne disait pas encore, effraie un peu Nicole. Elle renonce à ses apparitions télévisées vers 1961. On la reconnaissait dans la rue, des solliciteurs la harcelaient, on téléphonait à son domicile pour quémander un passage à Lectures pour tous (le téléphone intempestif, sa hantise. Encore ne connut-elle pas l'ère du « portable » !).*

1. P. Dumayet, *Mon amie Nicole Vèdrès*, in *Télé 7 jours* du 27 novembre 1965.

*Le cinéma puis la télévision lui apportèrent donc la notoriété. Mais Nicole ne s'y sentait ni à son aise, ni à sa place. C'est de gloire littéraire qu'elle rêvait.*

\*

*Portrait de Nicole par Max-Pol Fouchet : « ... cette mélancolie soudaine qui prenait tout son visage. Grande femme pathétique et tendre. »*

*Autre portrait (admirable) par Matthieu Galey : « Une grande araigne aux cheveux d'argent, avec un sourire de gosse espiègle qui aurait eu des malheurs. Séductrice, mais aussitôt maternelle et complice ; je fonds. De ces écorchées qu'on voudrait câliner, consoler, si cette souffrance nécessaire ne faisait partie de leur être – et de leur charme. Une souffrance qu'on retrouve dans ce qu'elle appelle joliment le “brisé” de ses phrases. » (Journal du 9 juin 1961.)<sup>1</sup>*

1. Matthieu Galey, *Journal* (2 vol.), Grasset, 1987-1989, tome I, p. 216.

*Pourquoi cette écorchure, pourquoi cette mélancolie, pourquoi cette souffrance ?*

*Difficile à dire. Chacun a mille motifs d'insatisfaction ou d'angoisse, on a tous l'embaras du choix.*

*Cependant, le fait que la notoriété soit venue à Nicole Vèdrès pour de mauvaises raisons, à ses yeux, et qu'au contraire son œuvre littéraire – surtout romanesque – soit restée quasi ignorée devait la tarauder douloureusement.*

*D'une lucidité ravageuse, elle constatait aussi que le personnage de Parisienne brillante et diserte qu'il lui fallait bien jouer, nuisait à la vérité de ses rapports avec autrui. Matthieu Galey relate ce passage d'une lettre de 1964 où Nicole, se brocardant elle-même, soupire : « Il faudrait que je vous voie, mais... mais "la Vèdrès" va encore nous empêcher de nous parler. »*

*Elle tenait tellement à ses romans parce qu'elle y parlait vrai, y exprimait sans contrainte sa part d'ombre, ses zones profondes et obscures. Les redécouvrira-t-on un jour ?*

*Les chroniques témoigneraient, elles, de la part lumineuse de Nicole Vèdrès, de la vivacité et de la chaleur de son intelligence, de l'acuité*

*de son regard, de sa malice, de son brio – de son insolent génie.*

*Qui dispose des six volumes de chroniques de Nicole Vèdrès sur sa table de chevet en permanence depuis plus de vingt ans, emboîtera sans hésiter le pas de Max-Pol Fouchet qui ose prononcer le nom qui brûle les lèvres : « Il y a du Montaigne dans cet écrivain, chez cette femme. »<sup>1</sup>*

*Un classique d'aujourd'hui, de toujours. Nicole à sa place, juste à sa place.*

*Thierry Noroit*

1. Max-Pol Fouchet, *Un jour, je m'en souviens*, Mercure de France, 1968, p. 181.

NOTA – D'aucuns, et jusqu'aux édiles, écrivent aujourd'hui Furstemberg, avec un m, ce que Nicole jamais ne fit. Nous avons maintenu l'orthographe habituelle de notre auteur.

## *Note sur l'établissement du texte*

*La présente anthologie est composée de chroniques d'abord publiées dans la revue Mercure de France sous la rubrique «Mémoire d'aujourd'hui». Ces chroniques furent recueillies en cinq volumes édités entre 1958 et 1963, et aujourd'hui épuisés. Nous reproduisons le texte de la publication en volume, qui fut revu et corrigé par l'auteur.*

*La préface est extraite de Paris, le... (Mercure de France, 1958), de même que «... Mais nous sommes nos livres», «Dialogue des statistiques», «Souvenir de Paris», «De Pise à Babel».*

«*Portrait de l'artiste à bicyclette*», «*Micro-climats*», «*Contre le souvenir*» et «*Réouverture*» sont extraits de *Suite parisienne* (*id.*, 1960).

«*Une minute quatorze*» est extrait des *Abonnés absents* (*id.*, 1960).

«*Vient de disparaître*» et «*Le docteur P.*» sont extraits de *L'Horloge parlante* (*id.*, 1962).

«*La voleuse de cygnes*» et «*Le valet de Sicile*», enfin, sont extraits de *Point de Paris* (*id.*, 1963).

Un sixième volume de chroniques, Paris 6<sup>e</sup>, pareillement épuisé, a été publié au Seuil en 1965, quelques mois avant la mort de l'auteur. Les textes qui le composent n'avaient pas connu de première publication en revue, Nicole Védres ayant perdu entre-temps sa rubrique du *Mercure de France*.



## Préface

*AU FOND, me dit la voisine, vous avez une vie nocturne...*

*Je n'y avais pas pensé, mais c'est sans doute vrai. À quoi pourtant s'en est-elle avisée? Ce ne peut être à cette unique soirée de la semaine qui me voit rentrer un peu après minuit de la Télévision où je tiens une rubrique... Les autres jours, je dîne chez moi et n'en sors pas. Serait-ce donc qu'elle, et les gens du dessous, du dessus, et de droite et de gauche, et ceux de l'immeuble à côté m'entendent? On n'entend pas écrire... Le bruit de mes pas alors? Car il arrive, surtout depuis que sous le titre «Mémoire d'aujourd'hui» je rédige chaque mois une chronique pour le Mercure de France, il arrive – mais je suis*

*alors en pantoufles ou nu-pieds – que je me relève la nuit, pour une virgule, un tiret, un meilleur adjectif, plus souvent une invective, un vocatif qui, m'éveillant, me met tout aussitôt debout. C'est à tâtons et sans presque donner de lumière que je vais jusqu'à certain radiateur, tiède l'hiver et frais l'été, sorte de petit autel à Mercure justement où s'échauffent livres de témoignages, mémoires, documents, récits vécus, dont je suis désormais censée, douze fois par an, rendre compte. Sur eux trônent l'ineffable Petit Larousse et le divin glossaire analogique couleur de laurier et d'or où maintenant je trouve, pour décrire sans monotonie cette équipée nocturne, les succédanés convenables : crépuscule, ombre, nyc-tage, ténèbres, sommeil, blanche (nuit), noire (nuit)... Puis, le mot écrit – ou rayé –, la phrase corrigée, et l'étymologie revue, je retourne à mon lit, convaincue – c'est là un trait commun à tous les somnambules – qu'aucun parfum de l'Arabie ne saurait effacer cette encre-là.*

*Comment en suis-je arrivée à ce point ? Quel diable me poussa, quand Samuel de Sacy me*

*proposa cette collaboration, à lui dire oui alors que je pensais non – puisque je n’avais pas le temps, puisque même les personnages d’un roman que je désespérais d’achever retournaient, troglodytes, à leur propre préhistoire, à leurs nyctages justement..., puisque j’étais comme tous ces gens de plume que la vie peu à peu déplume, contraints qu’ils sont de s’ébarber dans un second métier, bientôt métamorphosé en troisième, en quatrième – vagues artisanats des ondes, de la presse et de la pellicule... Accepter cette chronique... c’était la goutte ultime qui fait déborder le vase, le fétu final sous quoi succombe, et pour jamais, le vaisseau du désert... Je n’avais plus mes journées...*

*J’avais encore mes nuits.*

*Et bientôt ce qui aurait dû être corvée, surcroît de préoccupation, terreur aussi de ne pas tenir le délai, devint inexplicable loisir, délectable rumination, secrète halte. Il me semblait que j’avais non pas un sujet à trouver et un texte à fournir, mais une grande chambre vide que je pouvais meubler à ma guise, où je faisais asseoir, avant de m’endormir, des gens morts ou vivants, Auguste Comte, un chirurgien*

*gien esthétique, Friedmann le sociologue et Roland Barthes et l'abbé Pierre ou M. de Fouquières. Et les héros aussi des faits divers, ou de la politique. Sur eux – il faudra bien qu'ils me le pardonnent – j'accrochais des éléments qui n'avaient, comme on dit, rien à voir : mes humeurs du jour, mes sentiments d'autrefois. Il m'arriva de planter des arbres dans cette chambre, d'y faire passer des météores, apparaître cet homme du futur dont Jean Rostand parfois nous entretient...*

*Et la nuit déborda sur le jour. Les incidents, menus faits, choses de rien qu'à longueur de semaine je remarquais, et qui eussent dû, normalement, me fournir le prétexte à d'autres chroniques, articles, ou simples conversations, je les mis justement au secret, pour Mémoire, me gardant donc d'en parler à mon entourage, les livres méritants je les cachai jusqu'au jour d'en écrire ou d'en rêver, les bruits ou les odeurs qui m'avaient séduite ou bien importunée je les stockai, tiroir Mercure – gouttelettes d'un vif argent que je me refusais à monnayer.*

*Délaissant peu à peu le compte rendu des ouvrages d'autrui, j'en suis venue à prendre un*

CE 138<sup>e</sup> TITRE DU DILETTANTE  
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER À  
1999 EXEMPLAIRES LE 31  
OCTOBRE 2000 PAR L'IMPRI-  
MERIE FLOCH, À MAYENNE  
(MAYENNE).